Publié le 05.12.2023

Sentir et habiter le monde

Théâtre du Grütli, Genève

Le spectacle de Dorothée Thébert et de Filippo Filliger nous invite, entre expérience et réflexion, dans un jardin collectif où les liens remplacent les frontières. Pour réinventer les relations à notre propre corps, aux autres, au monde.

Par Adèle Fretz

© Rebecca Bowring – Filippo Filliger déconstruit la cabane au milieu de la forêt et avec elle les frontières entre humain et nature

Ironique, pour une pigiste du *Quatrième Mur*, de rédiger un article sur ce spectacle. Car de quatrième mur, il n'y en a pas. Pas de frontière entre le public et les acteurs. Pas de gradins, pas de scène.

Une grande pièce dans la pénombre, évoquant à la fois un désert, un paysage aquatique, des ruines, des entrailles, un jardin. Partout de la cire, sous toutes ses formes. D'un côté, une tour où trône une citerne de cire liquide, et celle-ci, s'écoulant dans une bassine, se mélange à l'eau froide. De l'autre côté, la cire se mêle à l'argile. Au centre, un monticule de gravier sur lequel sont posées de nombreuses bougies, rappelant des coraux, ainsi que des plumes, du lichen, des plantes séchées. Et, jonchés sur le sol çà et là, plusieurs moulages d'une branche de charme, et des blocs de cire solide, utilisés comme chemin ou comme sièges.

© Rebecca Bowring – Les bougies forment et transforment un paysage presque mystique

Voici le décor, l'univers, dans lequel nous sommes invités à entrer. Le public déambule, s'assied où il peut – sur un banc, parterre, ou alors reste debout – et le voilà faisant partie du lieu lui aussi. Les corps forment des collines d'ombres, qui habitent et transforment l'espace.

Ce que Dorothée Thébert et Filippo Filliger offrent avec *S'enraciner dans les ruines*, c'est une expérience collective et sensible questionnant l'être au monde et le lien avec le vivant. Avec eux, il y a l'artiste sonore Olga Kokcharova, l'artiste et tricoteuse Ursina Ramondetto, le performer Grégory Stauffer et le comédien Claude Thébert.

Avant d'entrer dans la salle, Dorothée Thébert et Filippo Filliger nous racontent la genèse du projet, qui prend ses racines en 2020. Lors du confinement, ils se sont émerveillés de voir un jardin par le hublot de leur chambre, et à partir de là, a commencé une série de discussions et de réflexions. Après la publication du *Cahier de dérive*, – publié chez Ripopée et proposant des expériences lors de promenades –, suivie de la plantation de *Poèmes pour graines* et de plus d'un an et demi de résidence au jardin d'Utopiana, ils créent *S'enraciner dans les ruines*.

Ce spectacle est une immersion par tous les sens. On écoute la cire qui s'écoule, les pas de ceux et celles qui se déplacent dans la pièce, les questions sans réponses posées par les haut-parleurs. On touche la cire, l'argile, le sol. On effleure aussi les couvertures multicolores faites de laine et de fils entremêlés, confectionnées par Ursina Ramondetto. Les artistes s'entrelacent et interagissent avec nous. On observe ce qui se passe autour et en nous, entre intérieur et extérieur, ombre et lumière. On finira par partager toutes et tous ensemble de la tisane réconfortante, bue dans de petits bols de céramique. Le liquide chaud nous relie les uns aux autres, tout en descendant dans notre ventre. Autour de nous, on sent la cire d'abeille sucrée, et surtout on respire, on respire de ce souffle qui nous noue à la terre, au végétal, aux vivants.

Cette immersion casse le quatrième mur, mais aussi le mythe de la séparation entre les humains et la nature. Cette dernière n'est pas un écran plat ou un paysage au loin, que l'on observe caché dans une cabane. La vision d'une frontière entre le sauvage et l'humain, que porte Henry David Thoreau et qui est soutenue par les réserves naturelles américaines, est déconstruite au fil du spectacle. Il n'y a pas d'espace sauvage, de *wilderness*, détachée de l'être humain. Il faudrait apprendre à voir le sauvage dans tous les espaces, et en nous.

Les êtres humains sont une partie intégrante de la nature, par notre souffle et

par nos corps. Malgré ou par-dessus les ruines, la pièce nous invite à retrouver cet enracinement, ce lien au monde et aux autres. Par l'intermédiaire des sens. Cela fait écho à Emanuele Coccia dans *la vie des plantes*, lorsqu'il écrit : « Sentir est toujours toucher à la fois soi-même et l'univers qui nous entoure ».

© Rebecca Bowring – La pièce est à la fois un lieu de travail, un lieu de vie, un lieu de partage

La cire omniprésente dans ce spectacle est riche de signification. Elle amène une réflexion sur la matière et sur les formes qui constituent nos espaces. Elle rappelle aussi Descartes, qui, dans ses *Méditations Métaphysiques*, s'interroge sur ce qui fait de la cire de la cire, malgré toutes les transformations qu'elle peut subir. Cette interrogation peut être étendue à notre identité qui persiste malgré tous les changements et évolutions dans le temps. La cire symbolise enfin le cycle infini du vivant, se répétant sans cesse du liquide au solide.

La pièce est extrêmement riche et intense. Elle est aussi déconcertante, à la limite de la performance. Mais *S'enraciner dans les ruines* mêle expérience sensible et réflexion avec poésie. Je suis repartie apaisée de cet univers presque sacré, avec l'espoir de tisser de nouveaux liens entre les corps et l'espace autour de nous.

S'enraciner dans les ruines, par Dorothée Thébert et Filippo Filliger

Jusqu'au 10 décembre au Grütli à Genève